



www.comptoirlitteraire.com

présente

‘’Eugénie Grandet’’
(1834)

roman de BALZAC

(180 pages)

pour lequel on trouve un résumé

puis successivement l’examen de :

l’intérêt de l’action (page 2)

l’intérêt littéraire (page 3)

l’intérêt documentaire (page 4)

l’intérêt psychologique (page 5)

l’intérêt philosophique (page 8)

la destinée de l’œuvre (page 9)

un commentaire du chapitre 4 (page 9).

Bonne lecture !

Résumé

Après la description d'une rue pittoresque de Saumur, et l'évocation du genre de vie de ses habitants, l'auteur présente le père Grandet, ancien tonnelier que d'habiles spéculations ont fabuleusement enrichi sous la Révolution, mais qui tyrannise sa famille de son avarice méthodique. Le jour de l'anniversaire de sa fille, Eugénie, qui se montre soumise à son despotisme, après le repas du soir à l'occasion duquel est esquissé le personnage de Mme Grandet, les Cruchot, puis les des Grassins viennent offrir leurs vœux, et font assaut d'amabilité, la riche héritière étant l'objet des convoitises de ces deux familles.

L'arrivée inopinée de Charles, le cousin de Paris, provoque des réactions diverses. Tandis que sa cousine s'ingénie à recevoir aussi dignement que possible le jeune dandy, Grandet lit la lettre où son frère lui annonce sa ruine et son intention de se suicider. La description de la maison se complète naturellement au moment où Charles est conduit à sa chambre, aussi sordide que le reste du logis. Eugénie, qui s'éveille à l'amour, s'attarde à sa toilette et à la contemplation du jardin. Pour lui faire plaisir, Nanon, la servante, s'efforce d'obtenir de Grandet quelque adoucissement à la frugalité habituelle. Charles, qui vient de prendre un agréable déjeuner en compagnie d'Eugénie et de sa mère, apprend brutalement le malheur qui le frappe. Pendant qu'il s'abandonne à sa douleur, Eugénie cherche les moyens de le secourir, et, pour la première fois, affronte son père qu'elle commence à juger. L'affectueuse sollicitude d'Eugénie trouve un écho dans le cœur de Charles. Le père Grandet, qui s'est adroitement déchargé sur le banquier des Grassins du soin de négocier avec les créanciers de son frère, entreprend, de nuit, un mystérieux voyage. Eugénie, que ces préparatifs ont réveillée, ne peut s'empêcher, durant le sommeil de son cousin, de lire deux lettres qui la renseignent sur ses projets et sur son dénuement. Elle lui offre son or, et il lui confie un précieux nécessaire, souvenir de sa mère. Une tendre intimité grandit entre les deux cousins qui échangent leurs promesses tandis que se prépare et s'accomplit le départ de Charles, qui part aux Indes pour y faire fortune.

Eugénie vit dans le souvenir de Charles. Au jour de l'an, lorsque Grandet demande à voir son or, elle doit lui avouer qu'elle ne l'a plus. Au cours d'une discussion orageuse qui provoque une défaillance de Mme Grandet, Eugénie, dont la volonté est opiniâtre pour aider le jeune homme à sortir du malheur, tient tête froidement à son père, qui la séquestre dans sa chambre. Tandis que Mme Grandet s'affaiblit de plus en plus, le notaire Cruchot parvient à convaincre l'avare qu'il est de son intérêt de se montrer plus conciliant. Après la mort de sa mère, Eugénie accepte de renoncer à sa succession. L'avarice de Grandet s'exaspère avec l'âge et la maladie, et le poursuit jusque dans son agonie.

Eugénie, demeurée seule avec la fidèle Nanon, attend en vain son cousin, reçoit enfin une lettre qui met fin à ses espérances. Dans l'intervalle, il a fait fortune, et il l'entretient cyniquement de ses projets de mariage avec une autre, Mlle d'Aubryon. Une démarche du curé de la paroisse décide Eugénie à épouser dans l'indifférence le président Cruchot, et, rendant le bien pour le mal, à payer les dettes de son cousin, qui faisaient obstacle au mariage de celui-ci. Après la mort prématurée de son mari, Eugénie vit, immensément riche mais dans la lésine et dans la charité. Elle marche vers le ciel, accompagnée d'un cortège de bienfaits.

Analyse

(la pagination est celle du Livre de poche)

Intérêt de l'action

L'intrigue au sein de laquelle se meuvent tous ces personnages est bien essentiellement un «roman d'amour», car la passion naissante, grandissante, jalousement entretenue et brutalement déçue, d'Eugénie pour Charles constitue bien tout le drame. Mais ce drame est mené de main de maître. Un chapitre d'exposition met en scène tous les protagonistes, annonce l'idylle qui s'ébauche, et, déjà, esquisse les cabales qui s'organisent pour la contrecarrer. Car, dans la progression logique de l'intrigue qui est étroitement déterminée par les réactions des personnages, chacun d'eux joue son rôle. Grandet s'oppose dès l'abord à l'idylle, car il ne saurait en aucun cas donner sa fille à un homme ruiné dont, par surcroît, les habitudes de luxe l'exaspèrent : les belles manières de ce jeune mondain

gâté par la vie irritant en lui le vieux plébéien, parti de rien. Madame Grandet, par son attitude affectueuse et compréhensive devant les confidences d'Eugénie, contribue à entretenir la flamme. Nanon est la confidente émue et chaleureuse auprès de qui se réfugie Eugénie dans la solitude de l'attente. Pour une fois, les Cruchot et les des Grassins, sans parler des Cruchotins et des Grassinistes, s'entendent pour barrer la route à ce Parisien fâcheux qui paraît passer si près du cœur de la riche héritière. Il n'est pas jusqu'à l'opinion publique, dans cette petite ville où chacun se passionne pour les affaires d'autrui, qui n'ait son mot à dire, et, au moins dans les péripéties secondaires, son rôle à jouer.

Ce roman épuré a un déroulement très simple. Dans la vie grise d'Eugénie, l'événement passe au second plan, c'est le temps qui fait tout. La composition, théâtrale par certains côtés, fait alterner les masses descriptives et les grandes scènes. L'exposition est la description de l'unique lieu de l'action, Saumur, et de la maison, la mise en place des personnages et du premier grand ressort, l'argent (jusqu'à la page 49). Un récit au passé simple, en scènes suivies, qui va jusqu'à la page 188, s'étend sur cinq jours (arrivée de Charles, naissance de l'amour, deuxième grand ressort, fiançailles, départ). Puis intervient la description d'une vie qui reprend comme par le passé.

La tragédie surgit le 1er janvier 1822, lorsqu'Eugénie affronte son père dans la scène du «douzain» (*«Le douzain est un antique usage encore en vigueur et saintement conservé dans quelques pays situés au centre de la France. En Berry, en Anjou, quand une jeune fille se marie, sa famille ou celle de l'époux doit lui donner une bourse où se trouvent, suivant les fortunes, douze pièces ou douze douzaines de pièces ou douze cents pièces d'argent ou d'or.»* page 33), lutte qui se dénoue dans la réclusion. Elle cède l'héritage de sa mère morte à son père, dont c'est le dernier succès avant sa paralysie et sa mort (page 234) qui clôt définitivement leur affrontement.

Le temps s'écoule lentement, tout chargé d'attente et, brusquement, en août 1827 (page 249), l'espoir s'écroule : Charles se marie. C'est alors la vie privée de sens, le mariage blanc avec Cruchot, l'existence, grise malgré l'or, et toujours asphyxiée par les mêmes rites.

C'est une tragédie dont les éléments sont un huis-clos, où il y a peu de personnages, deux en somme, une crise, avec l'intrusion d'un personnage extérieur, une lutte dont les acteurs représentent les grandes forces qui font aller le monde, l'amour et l'argent, terminée par une défaite qui élève la victime, mais dans la douleur et la tristesse : *«une tragédie, sans poison... mais relativement aux acteurs, plus cruelle que tous les drames accomplis dans l'illustre famille des Atrides»* (page 191).

L'histoire est bien plate, si l'on s'en tient aux événements. Mais la dimension tragique vient de la description, qui n'est pas seulement réaliste ; dans sa lenteur explosive, elle devient un ressort de l'action. La description de la maison, des rites et des objets clefs, est très précise, donne au moindre détail un prix exceptionnel. En effet, on peut suivre le rôle de chaque objet à travers le livre : le sucrier (pages 94, 255) ; le petit banc (pages 178, 211, 216, 249) ; les cadeaux échangés qui cristallisent l'intrigue (par leur nature même : or et amour) ; le «douzain» (pages 33, 150 [elle le donne], 191 [son père le réclame]) ; la toilette d'or (pages 50, 113, 164 [Charles la confie à Eugénie], page 222 [Grandet y porte la main], page 234 [Charles la réclame], page 265 [Cruchot la rend]). La répétition (les rites du dîner et le jeu de loto par exemple) scande l'action. Enfin le redoublement des portraits est remarquable : celui d'Eugénie qui est retardé (pages 76, 189) où elle est transformée par l'amour (page 269 : une sainte) ; celui de Grandet (page 17-18 : *«un homme de bronze»*, page 232 : *«Harpagon»*) ; celui de Nanon (page 28 : *«le grenadier»*, p. 236 : une *«femme éclatante»*). En fonction du principe du double portrait avant-après que Proust, admirateur de Balzac, allait reprendre dans *«Le temps retrouvé»*, il apparaît bien que les êtres subissent l'affreuse corruption du temps ; il est rendu manifeste, plus que la chronologie d'ailleurs très rigoureuse, par le rythme. Les lieux vieillissent à peine, les rites demeurent inchangés, et s'asphyxient lentement.

Intérêt littéraire

Chaque personnage est doté de son propre langage. On peut faire un relevé de la manière dont chacun désigne les autres (Grandet appelle le neveu de Cruchot de dix manières différentes), dont il les désigne lui-même (pour Grandet : *«le père Grandet»*, *«le tonnelier»*, *«le bonhomme»*...)

On peut remarquer les métaphores animales.

Intérêt documentaire

Au XIX^e siècle, même s'ils se rejoignaient parfois dans leurs ambitions, Parisiens et provinciaux formaient deux mondes à part, du fait du prix prohibitif des voyages, de leur durée, de leur inconfort, et les "*Scènes de la vie de province*" eurent pour premier but de mettre le lecteur parisien au courant d'une réalité qu'il connaissait mal. C'est dans "*Eugénie Grandet*" que Balzac a le plus magistralement rendu l'atmosphère d'étouffement d'une petite ville de province, ici, Saumur, sa vie recluse, ses mœurs routinières et soupçonneuses, ses passions fermentant en vase clos. L'exiguïté du cadre, l'isolement du lieu, déterminent la rigidité de l'existence et des caractères ; des contacts trop fréquents, une promiscuité trop étroite exaspèrent la susceptibilité, et engendrent la malveillance ; de là, à titre de défense naturelle, le soin hypocrite des conventions et des attitudes extérieures, le respect outrancier des préjugés abusifs, le culte fanatique d'une tenue dénuée de grâce, d'une vertu rébarbative non reliée aux sources vives de la générosité.

Plus particulièrement, Balzac s'intéressa particulièrement au rôle de l'argent dans la société, pensant que l'Histoire, plus que par la succession des régimes, est marquée par la sûre ascension des riches vers la fortune, grâce à la spéculation. C'était une des idées directrices qui l'inspiraient.

Le premier, il montra que, dans ces temps troublés où se déroule l'action du roman, les appétits se déchaînaient, l'argent était décidément le maître. Pour lui, dans la Restauration, triompha la Révolution de 1789, qui était en réalité bourgeoise.

Il faut entrer dans le détail des transactions de Grandet pour voir surgir :

- une Révolution qui, par la vente des biens du clergé, permit, en fait, aux citoyens de Saumur d'acheter des abbayes, où l'on produisait du vin qu'on pouvait garder ou vendre suivant les cours ;
- une Constituante qui favorisait la grande propriété ;
- un Consulat où, maire à Saumur, Grandet cadastra avantageusement ses biens ;
- un Empire où ses amis notaires l'aidèrent à pratiquer l'usure ;
- une Restauration où il sut acheter et vendre opportunément la rente. Plus fréquente à Paris, mais pratiquée partout, cette manière de faire fructifier l'argent était un des mécanismes essentiels du capitalisme.

Sous la Restauration, les banques ne connaissaient pas le régime des comptes-courants, et les particuliers n'avaient pas encore pris l'habitude de déposer auprès d'elles leur argent, qu'ils confiaient généralement aux notaires. Elles n'étaient donc pas organisées pour rassembler et utiliser au profit des entreprises industrielles les revenus de l'épargne. D'ailleurs, les sociétés anonymes montées par actions étaient rares et soumises à l'agrément du Conseil d'État. Aussi les possesseurs de capitaux s'orientaient-ils, comme Grandet, vers les achats de propriétés et de terres, à moins qu'ils ne placent leur fortune, comme le fera plus tard Grandet, en fonds d'État, pour s'assurer un revenu régulier et substantiel.

La fortune, qui est le fondement de la considération sociale, était aussi le facteur essentiel de l'influence politique, et, comme l'écrivit en 1827 un député de la Gironde, «le fonds de toutes nos lois est la fortune». Car le roi pouvait appeler à la Chambre des pairs un simple roturier s'il pouvait constituer un «majorat», c'est-à-dire un bien inaliénable qui passerait, en même temps qu'un titre de noblesse, à son fils aîné. Ce fut en constituant un «*majorat de trente-six mille livres de rentes*» que Charles, devenu riche, put aspirer à devenir marquis d'Aubriion et pair de France. De la même manière, du fond de la province où il s'était hissé au poste de premier président de la cour d'Angers, et fort de cette immense fortune que lui valait son mariage avec Eugénie, M. de Bonfonds aspirait aussi à la pairie.

Intérêt psychologique

Les personnages secondaires sont esquissés avec sobriété et vigueur.

Ce sont d'abord les comparses qui, d'assez loin ou de plus près, se trouvent dans le sillage du père Grandet. Ce n'est pas un des moindres mérites de Balzac que d'avoir su les camper, les uns et les autres, d'un crayon plus ou moins appuyé mais toujours ferme, selon la place de second ou d'arrière-plan qu'ils occupent dans la perspective d'ensemble.

De Mlle de Gribeaucourt nous ne connaissons guère, à travers une réplique, que sa dévotion au parti Cruchot, et son admiration naïve pour les messieurs de la capitale.

Le portrait de Cornoiller, le garde-chasse, se réduit à quelques traits ; dans ses assiduités auprès de Nanon, la servante de Grandet dont il finit par conquérir le cœur et le magot, il fait preuve, en paysan qu'il est, de patience et d'opiniâtreté ; il est dévoué et intéressé.

Balzac s'attarda un peu plus complaisamment à dessiner le portrait des membres de la famille Cruchot. Le notaire à la «*face trouée comme une écumoire*» est rusé et matois, sous la simplicité de ses manières : quand il veut convaincre Grandet de faire la paix avec sa fille, il sait trouver et présenter avec adresse les arguments propres à ébranler le vieil avare. Son neveu, le président qui ressemble «*à un grand clou rouillé*», est pédant et cupide ; il se gargarise de termes juridiques, polit et arrondit des madrigaux laborieux et ridicules à l'intention de la riche héritière dont il convoite la fortune, et accepte sans vergogne un mariage qu'Eugénie lui présente, avec une netteté brutale, comme un marché. L'abbé Cruchot, avec sa «*figure*» inquiétante de «*vieille femme joueuse*» et ses manières, qui se veulent raffinées, d'homme du monde, est le Talleyrand de la famille : il est aussi prompt à noter et à réparer les bêtises de son neveu qu'adroit à rompre d'un mot le charme exercé sur l'assistance par le jeune Parisien fraîchement arrivé, en qui il a déjà deviné, pour son neveu, un rival.

En face d'eux se dresse la famille du banquier des Grassins, un «*ancien quartier-maître*» qui a le geste énergique, la parole péremptoire et «*l'apparente franchise des militaires*». Sa femme, encore fraîche dans la maturité de ses quarante ans, est une coquette qui fait des grâces, et une intrigante qui manœuvre avec astuce pour pousser dans les bras d'Eugénie son dadaïs de fils.

Les Cruchot et les des Grassins sont deux trios de comédie, des caricatures de la vie de province dans leur inélégance. Requins de pacotille, ils sont dans les mains de Grandet «*harpons pour pêcher*» (page 44).

Les trois personnages de femmes qui vivent au foyer de Grandet, et qui subissent sa rude emprise, témoignent à des degrés divers de qualités de cœur et de noblesse d'âme.

Sous sa dure écorce, sous la rusticité de ses propos, en dépit de cette avarice un peu sordide qu'elle tient autant sans doute de son atavisme paysan que des habitudes contractées au service de son maître, Nanon se révèle bonne et compatissante. Depuis que Grandet l'a tirée de la misère, elle a pour lui un attachement de chien fidèle. Elle aime sincèrement Eugénie : prompte à satisfaire ses désirs, elle n'hésite pas à affronter la colère de l'avare afin d'obtenir en faveur de Charles quelque dérogation à la frugalité habituelle des repas. Pour adoucir le régime auquel Grandet a soumis sa fille récalcitrante, elle puise dans sa propre bourse. Elle est la confidente compréhensive d'Eugénie lorsque Charles est au loin ; après l'abandon, elle la soutient dans sa détresse ; elle est son humble amie.

Madame Grandet (son portrait page 34) est une personne effacée, écrasée sous la brutale tutelle de son mari, dans la monotonie laborieuse de son existence quotidienne. Elle paraît être l'épouse qui lui convient parfaitement, et même la seule possible. Elle contribue à mettre en valeur sa personnalité en même temps qu'elle en accuse la médiocrité. Mais il suffit que sa fille soit menacée pour que se révèlent son abnégation, son calme courage, la noblesse de son âme sous la mesure de ses propos. En affaiblissant son corps, la maladie, où elle se montre héroïque (page 200) décante son âme : elle est alors résignée, détachée, et meurt sans la moindre plainte (page 213).

Charles, modèle de nombre d'adolescents de "*La comédie humaine*", est pur (page 127). Mais il a déjà été perverti par l'éducation parisienne d'Armette (page 157). Le temps va développer ce germe effroyable (voir, page 250, la terrible lettre de rupture à Eugénie). Il subit l'épreuve soudaine d'un malheur qui l'arrache à sa vie dissipée et futile de jeune dandy. Il se voit accorder l'amour d'Eugénie dont la noblesse d'âme crée en lui une émulation salutaire. Il est donc un moment capable de beaux sentiments. Mais l'atavisme des Grandet, la rude bataille pour la vie qu'il doit engager aux Indes, sans souvent s'embarrasser de scrupules, ont tôt fait de donner libre cours à sa vraie nature. Et c'est par sa conduite à l'égard d'Eugénie, par la lettre qu'il lui adresse à son retour, qu'on peut mesurer son arrivisme, son cynisme, sa sécheresse de cœur. Il apparaît comme une esquisse de Rastignac.

Le drame se déroule véritablement entre deux personnages dont les portraits sont saisissants, qui sont en proie chacun à une passion : Grandet et Eugénie.

Grandet : Au milieu de ce cercle de gens qui ont les yeux fixés sur lui, et qui s'appliquent à se ménager ses bonnes grâces, la figure du tonnelier-vigneron de Saumur prend un étonnant relief. Il est redoutable de froideur et d'obstination. Bégayer afin de mieux tromper ses clients, économiser la chandelle, accumuler et passer ses nuits à contempler l'or, manier ses louis, ses doublons et ses ducats, ces traits ne sont mesquins qu'à la fin : ils montrent l'usure accomplie par le temps sur un personnage fort. Il n'a jamais eu au cœur qu'une passion, l'argent. Cette passion a fait table rase, en lui, de tout autre sentiment. Son comportement offre, en toute occasion, l'illustration de son avarice, Balzac ayant voulu montrer l'avarice et non l'avare. L'avarice d'Harpagon ne l'empêchait pas d'être amoureux ; Grandet, lui, inaccessible à l'amour, a fait sur le tard un mariage d'intérêt. Mieux encore, il a épousé la fille d'un riche marchand de planches dont le métier était en quelque sorte complémentaire du sien, et dont la fortune était, de ce fait, étroitement solidaire de la sienne. Dépourvu d'ambition, il ne voit, dans les fonctions publiques qu'on lui confie, qu'un moyen de faire prospérer ses propres affaires, et il y renonce sans regret quand il en a tiré tout le parti qu'il pouvait en attendre. L'avarice est un mode d'existence qui détruit tout chez lui. Il empêche le mariage de sa propre fille, l'enferme et la spolie, tue lentement sa femme, écrase ses semblables de Saumur à Paris.

Mais l'avarice est dynamique : l'argent est « *vivant, ça produit* » (pages 199-200) ; il fait de Grandet un « *homme de bronze* » qui n'entasse pas comme Harpagon, mais qui spéculé, qui transporte les fonds (deux fois en brouette !), qui les transforme. La passion de l'argent lui insuffle aussi le génie de la stratégie auquel Balzac consacre l'essentiel du portrait : il s'emploie à obtenir de Des Grassins, en passant par Cruchot, qu'on vende la rente à Paris (pages 132 à 147), à faire renoncer Eugénie à l'héritage maternel (pages 217 à 230). Cette stratégie trouve sa force dans d'apparentes faiblesses, même physiologiques (page 133 : le bégaiement est une tactique).

Au service de cet amour de l'argent, il a mobilisé toutes ses facultés : prudent, il ne s'engage jamais formellement, prend le temps de mûrir ses réflexions, et ne confie de ses projets, à ceux-là même qu'il utilise comme auxiliaires, que les éléments strictement nécessaires à l'accomplissement de leur mission ; diplomate, il sait jouer à son profit des faiblesses de chacun, exploite, en jouant la naïveté, l'ignorance et la vaniteuse compétence du président de Bonfons, sait orienter la rivalité qui divise les Cruchot et les des Grassins vers une émulation dans le dévouement à ses propres intérêts. Mieux encore, ce provincial manœuvre à distance, avec une habileté consommée, la meute des créanciers de son frère, jouant de son crédit, protestant de sa bonne foi, faisant courir au moment opportun de fausses nouvelles qui tiendront en haleine les plus exigeants, et tirant parti, après tous ces attermoissements, de la lassitude de tous. Opportuniste, il saisit le moment favorable pour vendre ses pièces de vin ou jeter son or sur le marché, comme il a su naguère profiter de la gêne du marquis de Froidfond pour acquérir son domaine. Car sa souple intelligence l'a rendu apte à s'annexer toutes les formes de profit. Sur le plan de la vie quotidienne enfin, il a su, pour réduire la dépense, construire une économie en circuit fermé, pratiquant en outre, et faisant pratiquer aux siens, la frugalité la plus stricte, laissant sa maison et son mobilier à l'abandon, mais sachant, en homme d'affaires entendu, engager pour l'entretien de son exploitation et les réparations de ses bâtiments les frais nécessaires. Bref, les étapes de la vie de ce « *self-made man* » parti de rien, servi sans doute par les circonstances

mais ne laissant échapper aucune occasion, se ramènent aux étapes de son ascension vers la fortune.

S'il aime sincèrement sa fille, c'est d'abord parce qu'elle est son héritière, qu'il instruira patiemment, la vieillesse venue, à gérer sa fortune selon ses principes, et en qui il aura le sentiment de se survivre. Quand un conflit d'intérêt les oppose, il la brime sans pitié, quitte à faire sa paix avec elle lorsqu'il comprend que son intérêt l'exige.

À mesure qu'il avance en âge, cette passion de l'argent prend une forme plus tyrannique et plus desséchante. Au temps de son âge mûr, on pouvait encore noter en lui quelques élans : s'il avait engagé Nanon, c'était par pitié autant que par intérêt, et il lui manifeste quelque commisération attendrie. Pour faire plaisir à sa fille, il pouvait lui arriver, exceptionnellement, d'entrouvrir un peu plus largement que de coutume les armoires de sa «*dépense*». Ses spéculations témoignaient, en même temps que de l'appât du gain, d'un certain goût du risque chez un homme confiant en sa sagacité et en son étoile. Lorsque baissent ses forces physiques, il perd son dynamisme : il se réfugie dans la sécurité de la rente. L'or n'est plus à ses yeux un simple bien de fortune, il l'aime pour lui-même d'un amour démesuré et exclusif. Il le couve des yeux inlassablement. Il est devenu un maniaque.

Ainsi, dans l'évolution de ce personnage, dont nous suivons l'épanouissement et la déchéance, se vérifie encore une idée chère à Balzac, une de ces lois qui lui paraissaient régir la vie sociale et la vie individuelle : dans quelque domaine qu'elle s'exerce, le grand ressort de l'être humain est la passion, dont le romancier se plut à mettre en lumière les dangers qu'elle présente pour l'individu, pour son entourage et pour la société. Cette passion de l'avarice sous laquelle Grandet écrasa les autres se retourne contre lui-même, et l'écrase à son tour.

Eugénie : Le titre du roman indique bien que c'est cependant elle qui en est l'héroïne. Chez cette jeune fille timide, naïve, ignorante de la vie, dont la discrétion et la générosité sont peintes avec une grande délicatesse, c'est l'épanouissement du cœur qui préside à la formation du caractère. Balzac la fait naître (page 82), la fait apparaître physiquement dans le roman (page 76, après l'arrivée de Charles).

En suivant les étapes de son radieux et cruel roman d'amour, on peut observer l'évolution et l'enrichissement de sa personnalité. Avant de rencontrer Charles, cloîtrée dans l'intimité de sa mère et dans le respect de son père, elle est une jeune provinciale qui consacre ses journées à des travaux ménagers ennuyeux et faciles, sans presque en soupçonner la monotonie. Son mode de vie, son silence, son physique sont ternes, mais c'est justement sur un vide que peuvent s'exercer les effets physiologiques et mentaux de cette autre monomanie qu'est l'amour. Son amour lui permet de juger son père (page 107), enfin de trouver le seul mode par lequel elle puisse s'opposer à lui : la dépense, le don (à Charles, puis aux pauvres). L'arrivée inopinée de son cousin provoque sa curiosité, puis son étonnement et son admiration. L'allégresse avec laquelle elle s'affaire pour recevoir dignement le visiteur, les dépenses qu'elle engage, quitte à encourir la colère de l'avare, témoignent de la naissance d'un sentiment tendre, dont la conscience échappe d'ailleurs encore à sa naïveté. La coquetterie inusitée qu'elle apporte, le lendemain, à sa toilette matinale, cette communion d'âme qu'elle ressent pour la première fois avec les beautés de la nature à l'éveil du matin, provoquent en elle mille pensées encore confuses dont elle saisit l'objet sans en mesurer toute l'intensité. La conscience de ce qu'elle éprouve lui vient quand elle entend son père lui signifier qu'elle n'épousera jamais son cousin. La pitié qu'elle éprouve pour Charles, pour son deuil, pour sa ruine, l'interprétation trop favorable que, dans sa candeur et dans son amour, elle donne aux lettres du jeune dandy, le dévouement qu'elle lui témoigne en lui offrant son or, l'imminence de la séparation, la douceur d'une intimité croissante sont autant de facteurs favorables au développement d'une passion à laquelle elle s'abandonne.

En même temps que ses sentiments s'épanouissent, sa personnalité s'affirme en face d'une autorité qu'elle n'a jusqu'ici jamais combattue : la manière dont Grandet accueille son neveu, et lui annonce qu'il est devenu un orphelin ruiné amène Eugénie, pour la première fois, à juger son père, et, bientôt, à lutter contre lui. Mais cette lutte ne peut être une lutte dramatique, une lutte d'égal à égal, que parce qu'elle ressemble à son père. En effet, en même temps qu'il l'émancipe, l'amour réveille en elle un sens atavique des affaires : elle calcule l'importance du secours que les revenus de Grandet lui

permettraient d'apporter à celui qu'elle aime, et n'hésite pas à solliciter de l'avare un geste généreux. On constate d'ailleurs qu'un processus d'identification se fait alors dans le roman ; elle est «masculine» (page 79) ; elle fait preuve de stratégie (les déjeuners, les mensonges) ; elle transporte des fonds la même nuit que son père (parallélisme que Balzac souligne, page 161 : «*Ainsi le père et la fille avaient compté chacun leur [sic] fortune*») ; à la fin, elle devient comme lui, maître de la dépense (page 231), prend ses affaires en main, parle comme lui : «*Nous verrons cela*» (page 259). Le grand lecteur de Balzac que fut Alain l'a fort bien observé : «En prenant l'avarice comme une chose monstrueuse au lieu qu'elle est presque naturelle à la fortune, et naturelle absolument dans la vieillesse, on se prive de reconnaître Grandet dans Eugénie.» («*Avec Balzac*», 1935). Mais là où Grandet est abîmé par sa monomanie, Eugénie est sublimée. Bien sûr, l'illusion perdue va causer son dépérissement : si (pages 80, 82) l'amour «*fait respirer*», page 238, on lit : «*Point de vie au cœur ; l'air lui manque alors.*» Elle connaît la douleur, la perte des couleurs, du mouvement (page 269).

Elle se mure en son amour, un amour qui s'accroît encore après le départ de Charles, par les vertus de l'absence, par le culte constant du souvenir, par l'attente et par l'espérance ; et elle trouve en cet amour des forces qui lui permettent d'affronter avec calme et lucidité, dans l'affirmation d'elle-même et de ses droits légitimes, la colère de son père au moment où il découvre qu'elle a donné son or. La trahison de Charles et la désillusion qui s'ensuit transfigurent cette âme d'élite. Elle rend le bien pour le mal, assure le bonheur de l'ingrat par le sacrifice d'une partie de sa fortune et par celui de sa liberté.

Mais la fermeté lucide de ce caractère ne s'est jamais affirmée avec autant de tranchante netteté qu'au moment où elle signifie à M. de Bonfons sa décision de l'épouser sous condition. Après son veuvage précoce, elle consacre sa vie à «*panser les plaies secrètes de toutes les familles*» et, transfigurée, dans une maison devenue couvent, «*elle marche au ciel accompagnée d'un cortège de bienfaits*» (page 270). Pour Balzac, l'amour sanctifie. Ainsi, alors que Grandet est athée (page 119 : «*les avares...*»), la passion de sa fille se détourne sur Dieu, la fonte des bijoux de Charles en un ostensor destiné à «*la paroisse où elle avait tant prié pour lui*» (page 266) étant symbolique de cette transmutation.

Elle répare sans doute les méfaits de l'avarice paternelle, mais on serait tenté de considérer ses largesses comme une vengeance subtile qu'elle tire, à titre posthume, de son père dont elle prolonge d'autre part la parcimonieuse administration.

Elle se retrouve, au dénouement du roman, semblable à la jeune fille des premières pages, mais avec un imperceptible gauchissement du malheur et du temps.

Intérêt philosophique

Le roman est évidemment le portrait d'un avare dont nous suivons l'épanouissement et la déchéance, mais il est surtout une autre démonstration de cette idée chère à Balzac : la passion (ici, celle de l'argent, du développement économique qui était celui de l'époque) est le grand ressort de l'être humain, non sans présenter des dangers pour l'individu, pour son entourage et pour la société. Et il opposa à cet être de proie, impitoyable et tortueux, qu'est Grandet, et aux intrigants qui l'entourent, Eugénie et sa mère, figures de femmes recluses dans des vies muettes mais qui témoignent à des degrés divers de grandes qualités de cœur et de noblesse d'âme, illustra ainsi une autre des idées qui lui tenaient à cœur : l'humanité est faite, d'une part, de ces arrivistes qui ont choisi d'engager et de gagner, sans vaine pitié, et sans scrupules sur les moyens, la bataille de la vie ; d'autre part, de ces opprimés et de ces vaincus que chaque défaite élève au-dessus d'eux-mêmes vers une sérénité supérieure et le complet oubli de soi.

Destinée de l'œuvre

Le 19 septembre 1833, le début du roman fut publié dans "L'Europe littéraire", sous le titre "*Eugénie Grandet, histoire de province*".

Le texte complet parut en 1834 chez Madame Béchet, puis en 1839 aux éditions Charpentier, avec une dédicace, «*À Maria*», adressée à Maria du Fresnay, avec qui Balzac entretenait une liaison pendant l'écriture du roman.

En 1843, dans l'édition Furne, "*Eugénie Grandet*" prit place, dans "*La comédie humaine*", entre "*Ursule Mirouët*" et "*Pierrette*", dans le premier volume des "*Scènes de la vie de province*". Balzac agrémenta cette édition d'annotations en songeant à une nouvelle édition ; mais ce projet ne fut pas achevé. Si ces corrections ajoutaient de nouvelles incohérences à celles préexistantes dans l'édition Furne, les intentions de Balzac dans ce «*Furne corrigé*» sont prises en compte dans les éditions contemporaines.

Le manuscrit original est conservé à la "Pierpont Morgan Library" de New York.

Le roman a été plusieurs fois adapté au cinéma :

- En 1910 : "*Eugénie Grandet*", film français d'Émile Chautard et Victorin Jasset, avec Suzanne Revonne, Jacques Guilhène, Charles Krauss.

- En 1921 : "*The conquering power*", film états-unien de Rex Ingram, avec Alice Terry, Rudolph Valentino.

- En 1946 : "*Eugénie Grandet*", film italien de Mario Soldati, avec Alida Valli, Gualtiero Tumiati, Giorgio de Lullo, Giuditta Rissone, Maria Bodi..

- En 1953 : "*Eugenia Grandet*", film mexicain d'Emilio Gomez Muriel, avec Marga López, Julio Villarreal, Ramón Gay, Andrea Palma, Hortensia Santoveña.

- En 1956 : "*Eugénie Grandet*", téléfilm français de Maurice Cazeneuve, avec Dominique Blanchar, Jean Marchat..

- En 1968 : "*Eugénie Grandet*", téléfilm français d'Alain Boudet, avec Bérangère Dautun, René Dary, Bernard Rousselet..

- En 1994 : "*Eugénie Grandet*", téléfilm français de Jean-Daniel Verhaeghe, avec Alexandra London, Jean Carmet, Claude Jade, Pierre Vernier.

Signalons que Raoul Vaneigem a écrit, sous le pseudonyme de Julienne de Cherisy pour les éditions de la Brigandine, "*La vie secrète d'Eugénie Grandet*", pastiche érotique !

Commentaire du chapitre 4

L'amour grandissant d'Eugénie pour Charles apparaît d'abord dans sa sollicitude toujours en éveil. C'est cet amour qui explique aussi qu'elle se laisse aller, en dépit de sa délicatesse naturelle, à un geste de curiosité et à un accès de jalousie, bientôt suivis d'un élan spontané de pitié et de générosité exempt de tout retour égoïste. La noblesse de son âme et la qualité du sentiment qu'elle éprouve à l'égard de son cousin l'entretiennent dans ses illusions. La froide sécheresse de la lettre de rupture, adressée par Charles à sa maîtresse, lui échappe. Elle ne devine rien des considérations intéressées qui s'amorçaient au moment où Charles a interrompu sa lettre.

En dépit de quelques protestations affectueuses, la lettre de Charles à Annette laisse transparaître sa sécheresse de cœur et son égoïsme.

Tout au long de cette lettre, il s'apitoie sur son sort. Les motifs essentiels de sa tristesse sont matérialistes. De nombreux détails marquent chez lui un certain manque de délicatesse : sa manière d'envisager à Paris une existence où il vivrait des sacrifices de la femme qu'il aime (il y renonce en définitive parce qu'ils seraient insuffisants pour lui permettre une «*vie dissipée*») ; il conçoit le mariage comme la soumission de la femme aux caprices de l'homme ; il annonce ses projets à la femme qu'il abandonne, et semble quêter son approbation du choix qu'il a fait.

Il se révèle un digne descendant de la famille Grandet par les qualités d'homme d'action qu'on pressent en lui, par son énergie lucide dans le bilan qu'il fait de sa situation présente, et dans ses projets d'avenir. On peut prévoir et sa réussite future et les motifs pour lesquels il abandonnera Eugénie.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

Contactez-moi

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site :

www.comptoir litteraire.com